



HAL
open science

Seeing the Sights of San Francisco with Kay Boyle

Anne Reynes-Delobel

► **To cite this version:**

Anne Reynes-Delobel. Seeing the Sights of San Francisco with Kay Boyle : Lieux ou non-lieux de la contestation, Bay Area 1967-1970. Hélène Christol, Sylvie Mathé, Sophie Vallas, Richard Phelan. San Francisco, à l'ouest d'Eden, Presses universitaires de Provence, 2012, 978-2-85399-812-3. halshs-01118737

HAL Id: halshs-01118737

<https://shs.hal.science/halshs-01118737>

Submitted on 19 Feb 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

“Seeing the Sights in San Francisco” avec Kay Boyle : lieux ou non-lieux de la contestation, Bay Area, 1967-70

Anne REYNES-DELOBEL

Aix-Marseille Université, LERMA (AMU, EA853)

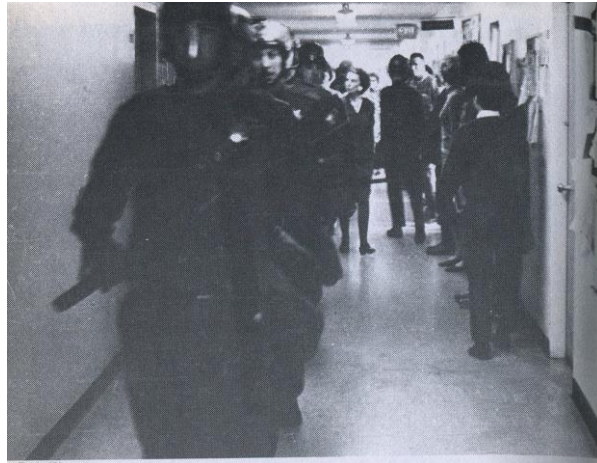
Accoster le rivage de San Francisco permet d’aborder une partie de l’œuvre de Kay Boyle¹ par le biais d’une question qui touche à la fois à la pratique de l’écriture et à l’engagement politique : celle de la forme de « citoyenneté militante » originale que l’écrivain va pratiquer à San Francisco et *par le biais de* San Francisco, en particulier pendant le mouvement de contestation de la fin des années 60.

Lorsqu’elle arrive dans cette ville, fin 1963, Boyle traverse une période difficile tant sur le plan personnel que financier. Le décès de son époux l’a contrainte d’accepter un poste à temps complet à San Francisco State College pour subvenir aux besoins de sa famille. A regret, elle quitte la Nouvelle Angleterre² et s’installe au 419 Frederick Street, à un jet de pierre de Haight-Ashbury, dans une maison victorienne délabrée, achetée pour un bout de pain. Très vite, néanmoins, ce lieu devient le point de relance de la quête qui l’avait incitée à s’exiler volontairement en Europe, en 1923, à l’âge de 21 ans, et qu’elle décrit dans son autobiographie comme “*a humorless search for the true meaning of democracy*”. De France en Angleterre, puis en Autriche, cette décision devait la conduire à vivre librement au plus près de l’actualité de son temps et à participer aux derniers feux de l’avant-garde moderniste, notamment à travers le mouvement dit de la « révolution du mot », à la fin des années vingt et au début des années trente.

Cette poursuite d’une quête commencée quelque quarante années plus tôt va prendre un tour résolument politique à San Francisco et se manifester dans une série d’actes symboliques à travers la ville et la Bay Area. En 1966, Boyle décide ainsi d’observer une veillée solitaire devant le service funéraire de Mission, où sont tous les jours acheminées les dépouilles des soldats tués au Vietnam. En 1967, elle se trouve au nombre des manifestants arrêtés devant le Oakland Induction Center, où ils ont organisé un sit-in pour protester contre la guerre, et elle est condamnée à une peine de prison. En 1968-69, elle participe aux quatre mois de grève organisée en faveur des droits des étudiants et des enseignants noirs sur le campus de San Francisco State College et prend part au Faculty Staff Committee qui s’est fixé pour mission de s’interposer entre les étudiants et le Tactical Squad Unit, une milice policière particulièrement violente mise en place par le maire de San Francisco pour lutter contre toute forme de dissension. Pendant ces longues semaines de grève, Boyle et plusieurs de ses collègues poursuivent leurs cours au 419 Frederick Street. Plus tard, ce lieu servira également de local au U.S. Group 80, le chapitre d’Amnesty International fondé par l’écrivain.

¹ Kay Boyle, romancière, poète et essayiste américaine (Saint-Paul, Minnesota, 1902-San Francisco, 1992)

² Plus précisément le Connecticut. En 1960-61, Boyle a aussi fréquenté la colonie d’artistes McDowell, à Peterboro, dans le New Hampshire. C’est là qu’elle écrit, entre autres, la série des “Poems for a Painter” qui signale son retour à la poésie.



Kay Boyle and the police in a corridor of the Administration Building
on the first day of the occupation of San Francisco State College (photo by Bob Wax)

Ces diverses expériences donnent naissance à un roman autobiographique, *The Underground Woman* (1975), une série de poèmes dédiés aux étudiants de San Francisco State (*Testaments for My Students and Other Poems*, 1970) et quatre essais, d'abord publiés sous forme d'articles dans *The Evergreen Review* et *The Progressive*, entre 1967 et 1970, avant d'être rassemblés dans *The Long Walk at San Francisco State and Other Essays*³. Ces essais, que Boyle présente comme des reportages journalistiques, des témoignages ou des comptes rendus, sont particulièrement intéressants dans la mesure où ils posent une question essentielle à l'écrivain engagé en période de crise, à savoir celle de la possibilité pour le sujet politique, d'une part, de penser l'événement ou les événements auxquels il assiste (autrement dit, ce qui résiste à l'ordre mental et social en place) et, d'autre part, d'articuler l'acte de prendre la parole à celui d'écrire dans le but de restaurer un espace de sociabilité dans la cité et de redéfinir la possibilité d'une communauté de destin avec ses concitoyens, le tout dans un laps de temps volontairement très court afin de garantir un maximum d'efficacité.

On aura peut-être reconnu derrière ces questions le fil directeur de l'argumentation que l'historien et anthropologue Michel de Certeau développe, entre mai et septembre 1968, dans *La prise de parole*, un court essai sur les événements qui secouent la société française à cette même période. Pour Certeau, l'événement de la prise de parole pose une question qu'il ne faut pas courir le risque de perdre « soit qu'on l'étouffe, après trop d'excès ou trop de peurs, dans le jeu de forces qu'a mobilisées et raidies son irruption, soit que les réformes dont elle aura été l'origine la fassent oublier et la noient dans les objectifs plus 'sérieux' de réajustements syndicaux, universitaires ou politiques » (43). Or, « ne pas perdre » cette question oblige à s'efforcer de mettre à jour la disparité entre la positivité du vécu de l'événement en tant qu'expérience

³ Les citations suivies du numéro de page entre parenthèses sont extraites de cet ouvrage. Il est intéressant de rappeler que le lien entre *The Evergreen Review* (1957-1973) et Grove Press est l'éditeur Barney Rosset qui s'est efforcé d'abolir la distance entre New York et San Francisco, notamment en dédiant le deuxième numéro de la revue, devenu depuis légendaire, à ceux qui n'étaient pas encore connus comme la "Beat Generation" : Kerouac, Ferlinghetti, Ginsberg et McClure.

créatrice ou « poétique », et la négativité de son expression marquée par le déficit de son langage. Cet impératif hante également les essais de Boyle, où se lisent à la fois l'explosion et le débordement d'une parole qui, libérée des anciens clivages, se met à circuler joyeusement en tissant de nouvelles camaraderies, et l'angoisse d'une insuffisance du langage littéraire ou poétique à dire cette expérience fondamentale. Toutefois, cette mise à jour n'est que la première étape d'une stratégie qui consiste, de manière essentielle, à faire fonctionner la désarticulation en maintenant l'écriture dans l'écart afin de pouvoir penser l'événement en-dehors de l'ordre en place. Comme on va le voir, c'est à travers des paramètres liés à la spatialité que Boyle va exposer les questions que lui posent, en tant que citoyenne et qu'écrivain, les événements de 1968-69. Ce faisant, elle délaisse le paramètre temporel de la pensée moderne (qui forme également le soubassement des expérimentations modernistes auxquelles elle a pris part des années plus tôt) pour rejoindre celui mis en place par des penseurs comme Foucault, Certeau, Rancière, et plus tard Augé (pour ne citer que ceux-là), afin de réfléchir aux problématiques liées à la subjectivité, à la connaissance et aux relations de pouvoir en termes de géographie, de territorialité, d'espace et de lieu. Dans cette mesure, si l'argument formulé par Certeau dans *La prise de parole* peut servir de guide à la lecture des essais de Boyle, il semble que l'on puisse également les envisager dans le cadre plus élargi de la pensée développée à la même période par ceux que l'on regroupera plus tard sous la bannière de la French Theory, et dont la validité a été éprouvée jusqu'à nos jours.

Pour Boyle, c'est San Francisco qui va servir à la fois de sujet et d'objet de ce questionnement. Ce choix est avant tout dicté par les circonstances qui font coïncider un événement et un lieu, ainsi que par la nécessité vitale de trouver une forme d'écriture à même de transmettre le sentiment d'une urgence à agir, comme le soulignent d'emblée les premières lignes de "The Long Walk at San Francisco State" :

A piece of writing is an act, and if I cannot manage a short story on all these strange facts, there are at least a few sentences that I can quickly set down (...) There is no time to set this down in fictional terms. A novel takes at least two years to write, and the young can't wait that long to have the story of their lives and deaths dredged out of the ruins. The protest must be made in other terms and as quickly as one can. (5-6)

En ce sens, il est possible de dire que San Francisco est d'abord, aux yeux de Boyle, l'espace de l'expérience singulière « d'habiter la ville » à un moment où l'événement requiert de la part de l'individu une prise de position immédiate. Pour autant, c'est à une exploration très intime de San Francisco que nous invitent ces essais, poussant, comme on va le voir, jusqu'au point de renversement où l'altérité surgit sous la surface du connu pour faire sourdre le doute et parfois l'inquiétude. Comme l'indique le choix de la préposition dans le titre "Seeing the Sights *in* San Francisco" (au lieu d'un "of" qui indiquerait une relation d'appartenance *de facto*), il s'agit pour Boyle d'utiliser la ville comme le matériau d'un travail, d'y forer ou forcer un écart permettant de penser et de rendre compte de l'événement dans sa charge violente et incompréhensible. Ce travail prend la forme d'une pratique concrète de l'espace urbain comme expression d'une résistance individuelle et subjective à la tyrannie du plan cadastral⁴ et invention

⁴ Je paraphrase ici la réflexion de David Harvey sur le concept « d'imagination géographique » : "Interesting problems arise when the public sense of time and space is contested from within. Resistance (individual and subjective) to the authority of the clock and the tyranny of the cadastral map".

d'une grammaire de la ville visant à la réappropriation d'une certaine forme d'urbanité⁵ et de sociabilité.

Cette pratique de San Francisco à laquelle Boyle nous invite procède d'abord d'une compréhension tacite de la ville comme l'espace de visibilité du pouvoir et des mises en scènes du pouvoir, autrement dit comme un espace fondamentalement politique. Lorsque survient l'événement de la révolte sur le campus de San Francisco State, qui vient redoubler le mouvement de protestation contre la guerre du Vietnam, l'écrivain choisit d'abord de confronter le lecteur au constat d'une impossibilité : celle de reconnaître la ville comme un « espace de sociabilité », si l'on considère avec le sémioticien Bernard Lamizet que la sociabilité est en premier lieu garantie par l'accès à l'information. De fait, c'est le contrôle et la restriction de l'information par les autorités de la ville qui donnent aux essais de Boyle leur raison d'être. L'écriture surgit précisément à l'endroit où l'information ne circule plus : sur le campus envahi par la police, à la porte des tribunaux fermés au public pendant les procès des militants, ou devant la grille des bases militaires interdites d'accès aux visiteurs. L'essai intitulé "No One Can Be All Things to All People" renverse ainsi l'interdiction faite à Boyle par l'administration pénitentiaire de la prison de Mens Colony, près de San Luis Obispo, d'interviewer le co-fondateur des Black Panthers, un étudiant de 28 ans, pour le compte du *Chicago Sun Times*, en un compte-rendu mordant des conditions de rétention et des pratiques douteuses exercées dans ce milieu carcéral (comme, par exemple, la cellule d'isolement pour les prisonniers de droit commun et l'obligation de travailler pour dix cents de l'heure). Quelques lignes suffisent à l'écrivain à démontrer que le silence peut parfois se montrer plus éloquent que la voix d'un pouvoir autoritaire : "*In the total silence of this interview which was not granted me, I told Huey Newton that the voice of prison authority was decking out with fancy statements its inability to deal with Man. 'No one can be all things to all people,' it was saying with the wiliest of smiles*" (136). Toutefois, Boyle ne va pas se contenter de remplir les espaces laissés vacants par une absence d'information, mais va s'appropriier l'écart et l'absence afin de dénoncer les pratiques symboliques mises en œuvre par l'ordre en place pour imposer son pouvoir, en inventant une nouvelle grammaire urbaine fondée sur diverses formes de déplacements.

Boyle rejette en premier lieu la cartographie officielle en faveur d'une pratique singulière de la ville, caractérisée par une mobilité qui joue l'espace contre le lieu. Ainsi, comme l'indique son titre, "The Long Walk at San Francisco State" s'écrit dans la marche des grévistes comme façon de déterritorialiser un lieu, le leur, le campus, auquel l'invasion par les forces de police a ôté sa fonction première et qui est désormais pour eux un état d'esprit, une inquiétude, une résistance :

San Francisco State ceased to be a place that I went to for the purpose of meeting with students [...] Almost without warning it became a *concerned state of mind* [...] We would teach our students everywhere — in temples, in churches, on the beach, in our front sitting rooms or our backyards, but not in Fortress San Francisco State. That territory was suitable for nothing now. [...] We were resisting together the armed invasion of a territory we knew was entirely our own. (22-23)

⁵ Ce terme, que nous chercherons à nuancer plus loin, ne doit pas se comprendre au sens de l'*urbanitas* cicéronienne, caractérisée par le raffinement du mode de vie, du langage et de la pensée, mais plutôt comme l'entendent William Sharpe and Leonard Wallock : "*diversity, cosmopolitanism, political culture and public life*".

La marche circulaire et exténuante des manifestants autour des bâtiments et dans les allées de l'université, ponctuellement interrompue par les passages à tabac effectués par les policiers du Tactical Squad, est le mode opératoire d'une réappropriation qui répond à la question posée par Certeau dans *L'invention du quotidien*, à la suite de l'analyse des structures du pouvoir par Foucault que Certeau infléchit vers sa propre réflexion sur les « arts de faire » quotidiens, au nombre desquels le processus du cheminement urbain : « A ces appareils producteurs d'un espace disciplinaire, quelles pratiques de l'espace correspondent, du côté où l'on joue (avec) la discipline ? » (146). La mise en marche des corps qui se projettent volontairement au-dehors de leur lieu est concomitante à une prise de parole qui fait soudain proliférer des récits. “The Long Walk at San Francisco State” se tisse ainsi de bribes d'histoires et de voix d'étudiants que le hasard de la marche rapproche un moment de la narratrice. Ces instants fortuits sont l'occasion de découvrir d'autres façons d'habiter et d'envisager la ville par ses habitants. A titre d'exemple, la description de Chinatown par un étudiant sino-américain révèle ce qui se cache sous la surface lisse et clinquante du célèbre quartier touristique :

Don't let the glittering lights of Chinatown fool you because I can take you down half a block and show you communal kitchens, a community bathroom — that is, one bathroom for ninety apartments. Old people in hiding because they're so poor they're afraid to come out. We can't communicate with these people because we've been educated by the white man's education. Whitewashed. Personally, I can't even speak with my own father. (141)

On remarquera au passage que cette invitation à une incursion sous la surface de la ville offre également un point de vue sur une forme de « communautarisme » beaucoup moins festive que celle qu'une partie de la jeunesse blanche élit à la même époque comme mode d'expression de la dissension libertaire et qui est devenue depuis l'un des clichés accolés à cette période. L'écart vient ici rappeler la coexistence de réalités sociales irréconciliables et de barrières mentales infranchissables. Dans “Seeing the Sights in San Francisco”, Boyle systématise l'idée d'une « mobilité contestatrice » pour inviter le lecteur, sur le mode du pastiche, à un détour par la périphérie, par ce que j'appellerai pour l'instant les « points aveugles » de la baie de San Francisco. Imitant la prose du supplément voyage des quotidiens du dimanche, son récit ignore sciemment les découpes opérées par la grille cartographique pour nous entraîner dans une visite irrespectueuse des interdits sur lequel se fonde le système symbolique du pouvoir :

There are any numbers of very unique spots of interest in this vicinity which are, unfortunately, not known to the majority of tourists who flock throughout the year to our beautiful and festive city. I have jotted down a few notes about two or three off-the-beaten-track places which vacationers should not fail to see. (141)

Sans se départir de cette ironie mordante, l'écrivain nous pousse ainsi dans le Golden Gate Cemetery et écarte les fleurs qui encombrant les tombes toutes récentes pour révéler les noms des jeunes soldats morts au Vietnam. Puis, elle nous fait pénétrer sans ménagement dans les coulisses du Service Funéraire de Mission où les restes (ou plutôt, ce qui reste) des soldats sont acheminés quotidiennement par camions entiers dans des containers portant le signe “DO NOT TIP”, car ils sont emplis de glace fondue. Là, ils sont embaumés, revêtus d'uniformes neufs (livrés tous les jours, par la même entrée, dans de longues limousines noires), puis réacheminés vers leurs familles dans tout le pays. Ensuite, nous gagnons la base aérienne de Travis pour constater, qu'une fois vidés, ces containers repartent vers l'Asie du sud-est, ce qui selon la narratrice est la

preuve d'une économie bien rôdée, étant donné que "*Some of them — and this is reassuring confirmation of the rigid economy practiced by our military — have been in use since the Korean War*" (144). La visite s'achève enfin devant l'enceinte de Port Chicago, d'où partent quatre-vingt-dix pourcent des munitions utilisées au Vietnam, y compris le napalm, et où des manifestants se relayent jour et nuit depuis plus d'un an. La manière dont Boyle décrit ces lieux interdits, qui sont les rouages de la machine économique de guerre des Etats-Unis et où l'individualité s'abolit pour servir les obscurs intérêts du pouvoir, me semble proche de la réflexion sur la ville conduite par certains penseurs de notre modernité. On pourrait ainsi y lire la définition du « non-lieu » que l'anthropologue Marc Augé a donné aux lieux de passage caractérisés par la solitude et la similitude, par opposition au « lieu anthropologique » caractérisé par l'identité et la relation. Selon Augé, les non-lieux sont ainsi ces endroits de « contractualité solitaire » de l'époque contemporaine (qualifiée de « surmoderne » par l'anthropologue), où l'individu se résume au voyageur ou au consommateur (parfois les deux) : aéroports, stations-service, camps de transit, etc. Or, cette définition semble tout aussi bien s'appliquer à ce réseau invisible ceinturant la baie de San Francisco, où corps et armements sont transportés et conditionnés selon une mécanique logistique tout aussi effarante qu'efficace. La mise en lumière du non-lieu opère ainsi une mise à distance grâce à laquelle le lecteur peut s'éprouver comme le spectateur de la mise en scène des pratiques spatiales du pouvoir et mesurer le rapport qui l'en sépare en termes d'idéal d'urbanité.

Pour tâcher de cerner à présent plus précisément cet idéal, il suffit de revenir à la description de la ville d'Oakland dans "Notes on Jury Selection in the Huey P. Newton Trial". L'événement du procès du jeune militant des Black Panthers revêt une importance capitale pour la communauté noire de Californie qui espère démontrer que le fait qu'un accusé noir soit jugé par un panel uniquement composé de jurés blancs est un acte ouvertement raciste. Le récit de Boyle raconte en détail les efforts déployés par l'avocat de Newton, Charles Garry, pour parvenir à sélectionner des jurés noirs, tandis qu'une foule immense, amassée devant le tribunal⁶, clame sa solidarité avec le jeune homme. Ce compte-rendu fidèle du fonctionnement de la justice américaine réussit le tour de force, malgré l'échec de la défense (seuls deux candidats noirs au jury seront entendus par la cour) et la condamnation de Newton à une peine de deux à quinze ans de prison, de suggérer la possibilité d'une forme collective d'existence fondée sur la solidarité, le lien social et la conscience d'appartenir à une communauté⁷ par la négative, si l'on peut dire, en opposant de manière tacite les lieux fixes du pouvoir en place (l'Alameda County House, interdite au public, le White Elks Club, cercle fermé aux juifs et aux noirs dont est membre le juge Friedman, le Police Operations Building, etc.) au « lieu » mobile, invisible et insaisissable de la foule des manifestants et de tous ceux qui espèrent des changements en matière de droits civiques aux Etats-Unis. De cette confrontation, Oakland émerge comme un contre-modèle :

Oakland, California, situated across the Bay from San Francisco, is a city of close to 400,000 inhabitants. To the eye it appears depressingly run-down, and to the ear depressingly provincial-minded. Many who live there, as well as others who cross the Bay Bridge to Oakland when necessity requires it, consider Oakland less a city than a

⁶ Egalement filmée par Agnès Varda, dans le documentaire de 28 minutes intitulé *Black Panthers* (1968).

⁷ C'est la définition du concept d'urbanité donnée en dernier lieu par Bernard Lamizet. L'urbanité, dans sa dimension collective, représente donc l'un des pôles de la ville, complémentaire de l'habiter qui en représente la dimension singulière.

shocking state of affairs [...] the closest to being a compact working model for municipal dictatorship. [...] Oakland should serve as a warning to every American city and every American citizen as to what might easily take place on a nation-wide scale. (99-100)

S'il contribue à la circulation de l'information sur le procès, le récit de Boyle est réellement un récit de crise, dans la mesure où il joue de la rupture pour donner au lecteur la liberté de se faire une opinion sur le modèle d'organisation sociale qui lui est présenté et ainsi de mesurer la distance qui le sépare de son propre idéal politique de citoyenneté. Au-delà de l'ancrage spatio-temporel, on comprend donc que le récit ait une visée collective et « virtuelle ». Cette dimension, essentielle aux yeux de Boyle, est par ailleurs accentuée dans plusieurs passages des essais, où l'écriture démontre le lien intrinsèque qui unit l'écart à la représentation imaginaire et au langage.

Plusieurs des récits de 1970 soulignent qu'ils sont régis, en tant que représentations d'une mise en scène des représentations symboliques du pouvoir, par un mécanisme de redoublement de la mise à distance. Dans certains passages, par exemple, l'image se fige soudain, comme immobilisée sur du papier photographique ou à la surface d'un écran. Dans "Report from Lock-Up", qui évoque l'expérience d'enfermement que Boyle vécut dans la prison de femmes où elle fut condamnée à purger une peine de prison pour avoir participé à un sit-in à Oakland, la narratrice se souvient de la remarque d'un jeune Native American rencontré au cours de la visite d'Alcatraz :

'Sometimes I see it like that,' he said, 'the prisoners watching the real life of America being played. And then sometimes I think of it as the other way round, and it was the men in the cells who were acting out the history of America, and the people over there in San Francisco were the audience, not applauding or booing or doing anything about it, but year after year just seeing it taking place'. (129)

Entre la « vraie vie » de l'Amérique et la représentation inchangeante de son histoire, entre la nation et la prison, la Baie de San Francisco devient l'espace d'une réversibilité indécidable génératrice d'une certaine angoisse. Ailleurs, dans le but de déjouer les mises en scène urbaines du politique, l'écrivain utilise également l'espace interstitiel du non-lieu pour y inventer de nouvelles figures, en lieu et place des monuments traditionnellement associés à la ville. On cherchera en vain dans le San Francisco de Boyle les célèbres endroits qui composent la carte postale traditionnelle de la ville : aucun pont n'enjambe la baie ; aucune description de belles victoriennes ; point d'allusion au charme des rues pentues ; du Présidio, de l'Embarcadero et des tramways de Market Street, nulle trace. C'est comme si le centre s'était annulé au profit d'une périphérie dont nous venons de relever le sinistre tracé. En revanche, aux figures imposées de la carte touristique se substituent quelques figures libres, comme par exemple celle de l'image de la « forteresse » de San Francisco State dont les grévistes se sentent aliénés, mais qu'ils continuent néanmoins de défendre comme « leur » territoire occupé par la police : "*One of the saddest things in the world today was to hear our own voices singing 'Hold the fort for we are coming,' as we marched, shaken, with our placards on 19th Avenue*" (53). Ou encore, celle de cet étudiant nommé Larry Cooper qui, depuis un an, se tient debout en signe de protestation, immobile comme une statue, devant l'entrée de Port Chicago, au point d'en être devenu "a familiar landmark" pour les habitués du lieu, ainsi qu'une cible pour les habitants de la bourgade voisine qui s'amusent à le mitrailler de bouteilles vides et de débris lorsqu'ils passent en voiture. A ce déplacement des figures qui fondent habituellement la mémoire collective de la ville et la

conscience d'appartenance de ses habitants, répond un déplacement du langage qui vient opérer des relances imaginaires dans les béances et les jachères de la communication.

En effet, si le constat de l'échec de la communication et de l'échange ponctue les essais, (interview interdite, procès à huis-clos, pancartes de manifestants détruites ou brûlées, paroles de réconfort jamais prononcées), ce qui signale le relatif échec de l'événement de la « prise de parole » surgi avec la révolte, il est contrebalancé par la tentative du langage de remplir ces vides de figures, d'histoires et d'images. Incarcérée dans une prison, dans une inquiétante proximité avec la cellule d'isolement, la narratrice de "Report From Lock-Up", l'un des récits qui composent le recueil *Words that Must Somehow Be Said*, fait appel à sa mémoire et à son imagination pour peupler ce qu'elle nomme le « champ de bataille de la terreur » ("*Oh, lock-up, what a battleground of terror you are*", 125) des fantômes bienveillants du passé. Ainsi surgissent les figures des suffragettes Alice Paul ou Susan B. Anthony, et les poètes Ezra Pound, Dylan Thomas ou William Carlos Williams. Berçant une co-détenue anémique (qu'elle a surnommée "*the Marie Laurencin girl*") entre ses bras, elle lui chante les mots réconfortants des berceuses, lui récite des vers ou des phrases écrits par elle ou par d'autres. Ces bribes de poésie arrachées à l'oubli nuancent l'intention annoncée par l'auteur, en préambule à "The Long Walk", de se détourner, faute de temps, de la forme « littéraire » et laissent entendre que la valeur positive de l'écart consiste en sa nature essentiellement poétique⁸. A d'autres moments, le récit de "Report From Lock-Up" se fait aussi le passeur des histoires, ou le plus souvent des monologues, des autres prisonnières obsédées par l'idée de l'évasion. L'une d'entre elles, une Canadienne, rêve de rejoindre le Grand Nord pour y faire fortune et les noms de villes, de rivières et de montagnes qu'elle énumère dans son délire de fuite finissent par transformer la réalité grise et sale de la cellule :

But beyond the door there was silence, total silence. Only in this one room did the panting dogs run wilder and wilder through howling winds, the steam of their breathing hot as fire on the forty-below-zero air. Whitehorse must have been left a hundred miles behind this time, but the Yukon and Klondike and Indian Rivers were still to be crossed [...] She was speaking of the Porcupine, and the Chandalar, not to mention the Tanana, all navigable, she said [...] My sheets and pillowcase of the night before were purified still by the mercury-bright waters of the Klondike, and worn as they were, bleached by the stainless drifts of the Yukon Territory snow. (127)

La dilatation produite par le récit dans l'interstice imaginaire a pour un instant l'effet d'une délocalisation libératrice. Toutefois, sa portée effective sur les événements du présent est nuancée par la narratrice qui a soin d'opérer des retours ponctuels vers la réalité de la cellule, avec ses murs aveugles et ses portes muettes.

La grammaire de San Francisco que Boyle dessine au fil de ses essais obéit à une stratégie du déplacement mise en œuvre par un récit que l'on peut qualifier de « délinquant » dans la mesure où il oppose aux pratiques symboliques de l'espace de l'ordre politique dominant le foisonnement contestataire et imaginaire du non-lieu. Le travail effectué par le récit permet de

⁸ Le lecteur familier des écrits de Boyle lira également dans cet élan de la pensée qui cherche, à travers une percée rhizomatique dans l'espace et le temps, à rendre à nouveau possible l'adresse à l'autre, absent ou disparu, l'un des thèmes centraux (si ce n'est le thème central) d'une oeuvre tout entière tendue vers l'altérité.

penser la déchirure produite par l'événement de la révolte comme un espace mouvant de rapports changeants. La ville et sa baie en émergent elles aussi transformées, alors que se découvrent leur réalité souterraine où règnent souffrance et violence. Dans cette mesure, il ne serait pas exagéré d'apparenter le parcours proposé par Boyle à une sorte de descente aux enfers (l'image de la descente est d'ailleurs récurrente dans les essais). Et s'il est vrai, comme l'écrit Anne Cauquelin, « qu'une ville a besoin d'un guide, au sens dantesque, qui nous fait franchir les cercles de l'enfer. Un livre peut tenir ce rôle »⁹, alors les essais de Boyle peuvent nous tenir lieu de Virgile. De cercle en cercle se trouve confirmée la validité du terme de « non-lieu » avancé par la critique française, à la fin des années soixante, comme le site à partir duquel il est possible de se situer par rapport à l'événement, l'interstice salutaire entre le « voir » et le « dire » où la pensée peut émerger. Toutefois, au cours de ce cheminement, le sens du terme « non-lieu » acquiert également de nouvelles nuances et on sera dès lors attentif à ne pas s'en tenir à une unique acception. Dans sa version la plus positive, l'approche boylienne de San Francisco par le biais du non-lieu revêt, comme chez Michel de Certeau, le pouvoir affirmateur de la possibilité : la résistance à l'occupation de certains lieux par les forces de police de l'ordre en place, comme la lumière projetée sur d'autres, secrets ou aveugles, où le pouvoir se livre à un exercice d'auto-représentation intimidant s'apparentent à une « action exemplaire » qui, écrit l'historien, « ouvre une brèche », non point à cause de son efficacité propre, mais parce qu'elle déplace une loi d'autant plus puissante qu'elle était impensée ; elle dévoile ce qui était latent et le rend contestable. Elle est décisive, contagieuse et dangereuse parce qu'elle touche à cette zone obscure que tout système postule et qu'il ne saurait justifier » (*Prise*, 36). Dans cette mesure, révéler l'altérité de la ville, c'est créer un « lieu symbolique » où se fondent les échanges d'une nouvelle sociabilité. A l'autre bout du spectre, dans sa version la plus négative, le non-lieu sourd, dans les récits de Boyle, de la mélancolie à laquelle le sujet solitaire et solipsiste de la surmodernité décrite par Augé ne peut échapper dans ses rapports à l'espace, à l'image et à la consommation. Cette mélancolie est celle qui s'empare de la narratrice de "Report From Lock-Up" lorsqu'on la conduit de la prison à l'hôpital afin d'y faire examiner une tumeur suspecte apparue du jour au lendemain à la surface de son corps. De la voiture de police, elle voit défiler les non-lieux déshumanisés de la consommation et du trafic urbains, et se laisse aller à méditer sur l'absence de sens, de signification et de direction, qui s'en dégage :

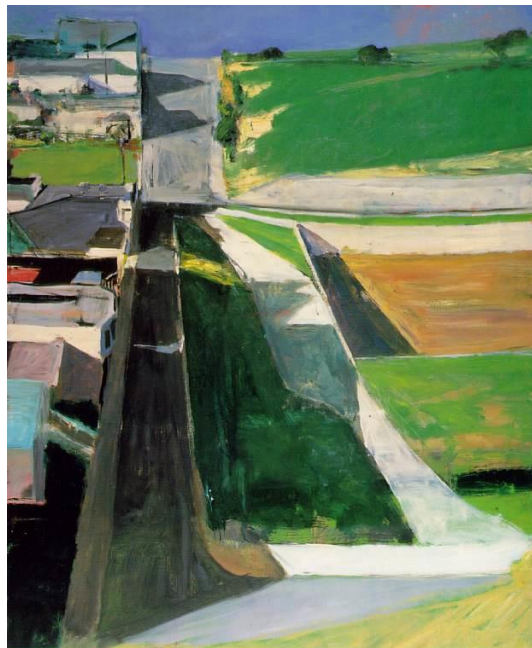
So I rode seeing the landscape of America [...] settlements of rusticated motels, and gas stations, and supermarkets, and signs saying "Grub," or "Eats," or "Body Work" [...] thinking of freeways as the arteries of America. And if these were the arteries, I asked myself, then where was the heart from which these broad veins flowed? Recklessly, heedlessly, they poured from state to state, from prison to prison (as well as from picnic-ground to picnic-ground), wooing us, urging us on, all of us, with their passion and purpose, from the solitary confinements of our lives. But what the passion and the purpose were, and whether our escape was actually escape, I did not know. (150-151)

Le doute qui s'insinue dans cette description de la ville élargie au paysage de la nation tout entière est l'autre versant du non-lieu, certes moins passionnée que celle exprimée par Certeau ou

⁹ Anne Cauquelin, propos recueillis par Thierry Paquot, le 19 octobre 1999, site de l'Institut d'Urbanisme de Paris, Université Paris Val de Marne, http://urbanisme.univ-paris12.fr/1134769058911/0/fiche___article/&RH=URBA_1Paroles.

que celle décrite comme « le lieu polémique » par Rancière, mais non moins valide pour tracer les contours d'une pensée critique de la société contemporaine.

Le scepticisme qui émane de cette dernière citation m'incite, en guise de conclusion, à suggérer un point de passage entre modes de représentation, en portant l'écriture de Boyle du côté des toiles de Richard Diebenkorn ou de Wayne Thiebaud. Je songe en particulier aux paysages urbains représentés par ces deux artistes californiens : aplats de couleurs contrastées suggérant des collines parcourues de vertigineuses rues à la verticale, ou encore trajectoires parallèles grises et froides de "freeways" dont aucun hors-champ ne permettra jamais la rencontre. Ces images ne manquent pas de faire naître chez celui qui les découvre dans les pages d'un livre d'art ou dans les salles du MoMA de San Francisco un sentiment d'inquiétante étrangeté qui ouvre un suspens permettant à la question « pourquoi vivons-nous ici ? » de filtrer dans sa conscience.



Richard Diebenkorn
Cityscape I 1963

Oil on canvas

60 ¼ in. x 50 ½ in. (150.04cm x 128.27 cm)

San Francisco Museum of Modern Art

Purchased with Funds from Trustees and Friends in memory of Hector Escobosa, Brayton Wilbur
and J.D. Zellerbach

@ Estate of Richard Diebenkorn

Comme chez Boyle, il me semble que ces représentations de la ville interrogent ainsi l'idéal d'urbanité à l'horizon duquel s'articule la conscience d'appartenance à une communauté. Dans les années d'urgence de la contestation, c'est en mettant à jour le point de basculement où ce lieu connu de tous, "San Francisco", devient un non-lieu permettant l'accès à sa propre altérité, que l'écrivain est parvenu à dire la nécessité, mais aussi la difficulté, de la réflexion sur l'événement politique et de sa transformation possible en un destin propre.

OUVRAGES CITÉS

Augé Marc, *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992.

Boyle Kay, McAlmon Robert, *Being Geniuses Together, 1920-1930*, San Francisco, North Point Press, 1968, p. 39.

Boyle Kay, *The Long Walk at San Francisco State and Other Essays*. New York, Grove Press, 1970.

Boyle Kay, *Words that Must Somehow Be Said*, San Francisco, North Point Press, 1985.

Certeau Michel de, *L'invention du quotidien. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990.

Certeau Michel de, *La prise de parole et autres écrits politiques*, Paris, Editions du Seuil, 1994.

Harvey David, "Between Space and Time: Reflections on the Geographical Imagination". *Annals of the Association of American Geographers*, vol.80, n°3, 1990, p. 418-434.

Lamizet Bernard, *Le sens de la ville*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 112 et p. 162.

Rancière Jacques, *Aux bords du politique*, Essais, Folio, Gallimard.

Sharpe William, Wallock Leonard. *Visions of the Modern City. Essays in History, Art and Literature*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1987, p. 3.